

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 14 (1876)  
**Heft:** 50  
  
**Artikel:** La boutique du barbier américain  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-183944>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 13.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

à mau, l'ovràî lài fasâi lo discou, et l'autro sê met-tâi à subliâ 'na tsanson po sê consolâ, mâ on iadzo que copâvê po onna veste de balla tredaina rossetta, sê peinsâ : eh ! non dè non ! quin bio pâ dè diêtons que porré portant accrotsi quie ! L'ovràî que vayâi lè taillès qu'allâvon sê mettrè à cresenâ lài fe : « Noutron maitrè?... Et lo drapeau !... » Adon lo cosandâi s'eingrindzè et lài dit : « A la fin dâo compto te coumeincè à m'eimbètâ ; cliou ton mor et laisse-mê tranquillo, d'ailleu n'iaivâi rein dè milanna su lo drapeau ! »

#### La boutique du barbier américain

Les visiteurs français à l'exposition de Philadelphie feront bien de ne pas oublier, dans leurs visites de rigueur, la boutique du barbier américain, sur laquelle l'*Illustration* publie les intéressantes notes qu'on va lire :

« La boutique est élégante, on y trouve tous les parfums et des lavabos admirablement installés. On vous rase avec une surprenante légèreté de main, et avec des rasoirs dont le fil ferait pâlir ceux mêmes du célèbre Mappin, de Sheffield.

Les fauteuils sont des plus confortables, vous pouvez vous y étendre à l'aise et y prendre librement une de ces poses nonchalantes familières aux hommes de ce pays.

Toute une armée de *clerks* savonne, rase, peigne, taille, frise sous l'œil vigilant du patron et la boutique ne désemplit pas. Nous nous sommes servis d'un mot peut-être irrévérencieux, nous aurions dû dire le salon ou même l'étude.

Elle est munie de tout, de l'*invigorator* qui donne de la force aux cheveux et fait pousser une forêt touffue sur les têtes les plus chauves, de l'huile de Macassar qui donne à la chevelure le poli et l'ébène de celle de l'Hindou, de l'extrait de Lubin, fabriqué sur place et qui fait disparaître comme par enchantement le feu du rasoir.

Rien n'est épargné, ni les parfums, ni les serviettes, pour la plus grande satisfaction du client et le plus grand bénéfice du patron.

On vous savonne vigoureusement la tête, puis on vous la met sous un robinet, et l'on vous donne une forte douche d'eau tiède d'abord, d'eau froide ensuite. Enveloppé d'un long peignoir, vous êtes comme un patient livré à l'homme qui vous traite, et dirige à la fin une pomme d'arrosoir d'eau glacée sur votre occiput. Vous sortez de là frais et immaculé, et bénissez l'inventeur du *shampooing*.

Croyez-vous que tout se borne là ? Dans certaines maisons, on vous brosse la tête avec des rouleaux mis en jeu par un petit treuil. On ne s'arrêtera point en si bonne voie, et bientôt sans doute on raserà et coiffera à la vapeur.

Quand la toilette est finie, un *boy* empressé, gracieux, époussette vos habits et votre chapeau avec le petit balai traditionnel, et vous sortez de chez le Figaro américain rasé de frais, pommadé, frisé, parfumé, pomponné, comme pour un premier rendez-vous.

J'oubliais de mentionner des lotions d'eau de Cologne aux tempes et au front, qui sont invariablement pratiquées dans tous les salons de coiffure. On facilite la dessiccation et l'évaporation de l'eau spiritueuse avec un tampon très doux, et tout cela procure un bien-être inexprimable. »

Nous empruntons les réflexions suivantes à un article intitulé : *Autre temps, autres mœurs* :

« Dans les écoles primaires on avait jadis des régents ; aujourd'hui ce sont des instituteurs, voire même des professeurs.

Jadis le marchand avait sa boutique ; aujourd'hui c'est un négociant qui a son magasin.

Celui qui vend des remèdes était un apothicaire ; aujourd'hui c'est un pharmacien.

Un marchand de bric à brac tient aujourd'hui un grand bazar.

Il y a cent ans on avait des arracheurs de dents ; on dit encore « il ment comme un arracheur de dents ; » mais on ne possède plus que des chirurgiens dentistes américains ; il est vrai qu'au siècle dernier ces Messieurs ne faisaient qu'extraire les dents ; aujourd'hui ils en posent autant qu'ils en arrachent ; souvent plus.

Un jardinier est un horticulteur.

Un cabaret un restaurant.

Toute mauvaise pinte porte sur son enseigne le mot de Café.

La ci-devant Auberge est un Hôtel ; souvent Grrrand Hôtel.

On n'a plus de tanneurs et de tanneries ; ce sont des manufactures de cuirs.

Ceux qui cultivent la terre étaient des paysans ; aujourd'hui ce sont des agriculteurs. »

— Françoise, qu'est-ce donc que vous venez de casser, demandait l'autre jour, à sa cuisinière, Mme Longchamp.

— Oh ! rien, madame.

— Comment, rien ? Je viens, cependant, d'entendre un bruit de porcelaine brisée.

— En effet, madame ; mais ce n'est qu'une soucoupe.

— Et vous trouvez que ce n'est rien ?

— Oui, parce que ordinairement, quand je casse la soucoupe, je casse aussi la tasse.

Au nombre des personnes qui vont prendre le thé, le jeudi soir, chez Mme G\*\*\*, se trouve un jeune chimiste de beaucoup d'avenir, qui fait ordinairement le charme de la conversation.

« Vous verrez, disait-il, dans un élan d'enthousiasme scientifique, qu'il n'y aura bientôt plus de barrières pour le génie créateur ; après avoir découvert des corps inconnus, après avoir reproduit des corps élaborés par la vie végétale et animale, nous créerons la cellule, puis la vie organisée ; je n'en doute nullement. Et qui sait si nous ne verrons